



HAL
open science

L'écriture figurative des Mayas

Jean-Michel Hoppan

► **To cite this version:**

Jean-Michel Hoppan. L'écriture figurative des Mayas. Image et conception du monde dans les écritures figuratives. Actes du colloque Collège de France-Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 24-25 janvier 2008, Jan 2008, France. pp.198-241. halshs-00696269

HAL Id: halshs-00696269

<https://shs.hal.science/halshs-00696269>

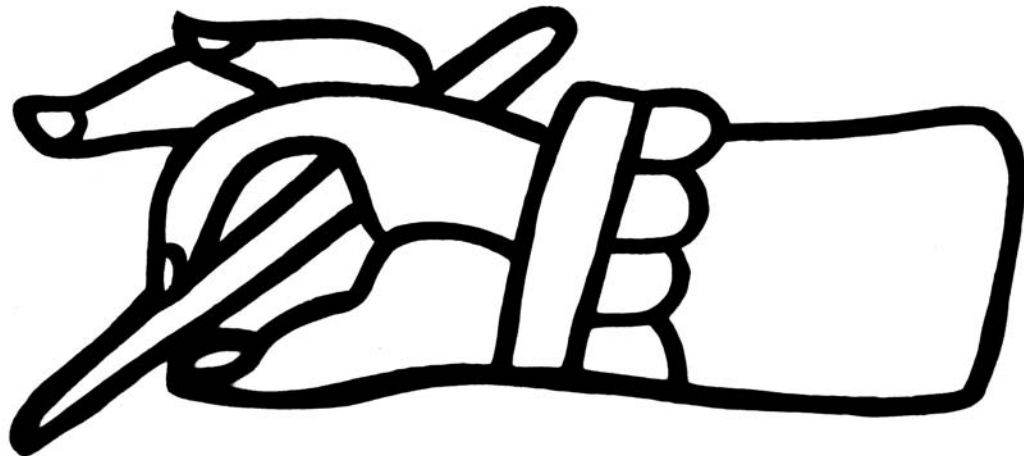
Submitted on 11 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'écriture figurative des Mayas

Jean-Michel Hoppan



Logogramme maya du verbe « écrire », détail de l'inscription du bol K772, début de l'époque classique récente (dessin J-M. Hoppan d'après M. Macri & M.Looper, *The New Catalog of Maya Hieroglyphs I*, 2003 Norman).

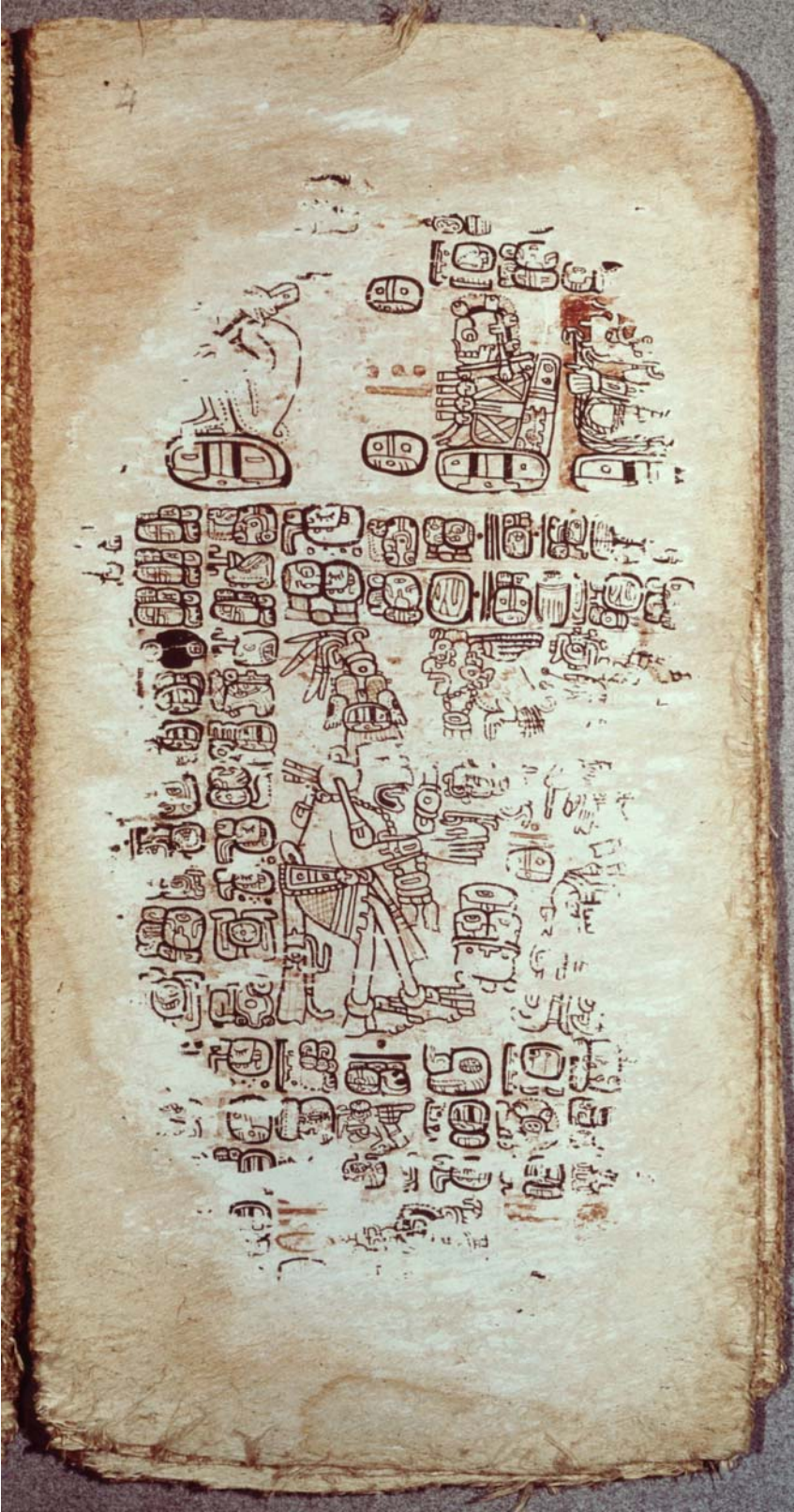
À propos des Mayas, le moine franciscain et futur évêque du Yucatán Diego de Landa écrivait en 1566 que « ces gens utilisaient aussi certains caractères ou lettres avec lesquelles ils écrivaient dans leurs livres leurs choses anciennes et leurs sciences et, avec elles, des figures et quelques signes dans les figures, ils comprenaient leurs choses, les faisaient comprendre et les enseignaient. Nous avons trouvé une grande quantité de livres avec ces lettres et, parce qu'il n'y avait rien qui n'y soit superstition ou mensonges du Démon, nous les leur avons tous brûlés, ce qui provoquait leur étonnement et les affligeait. »¹ Ces quelques lignes constituent un des très rares témoignages extérieurs sur l'écriture maya datant d'une époque à laquelle cette écriture était encore une tradition vivante. Il s'agit d'une vision d'une écriture amérindienne d'autant plus rare de la part d'un Européen du XVI^e siècle que les termes employés, en particulier « lettre » et « caractère », montrent qu'elle concorde relativement avec l'idée que pouvait effectivement se faire de l'écriture un Espagnol d'il y a quelques centaines d'années.

Si d'une façon donc exceptionnelle en Amérique les Espagnols ont très tôt reconnu une tradition de l'écriture aux Mayas, un rapide coup d'œil sur une page d'un des trois livres mayas ou "codex"² qui ont échappé à ces autodafés suffit à vérifier la première de ces observations (**fig. 1**) : on y voit clairement ces « caractères ou lettres », assemblés en de petites unités (que les mexicanistes ont pris l'habitude d'appeler les "glyphes" et que les espaces qui les séparent rendent visuellement assez comparables aux mots écrits dans un texte en caractères latins, ces glyphes étant eux-mêmes disposés par paires en colonnes plus ou moins longues). Dans les surfaces quadrangulaires laissées là où il n'y a pas de texte glyphique se trouvent par ailleurs plusieurs figures ou "personnages" : on reconnaît en particulier, au centre de la page 4 du codex Peresianus, un dieu marchant tout en portant dans ses mains la tête d'une autre divinité, au-dessus de laquelle vole un oiseau fantastique, et au registre supérieur, trois personnages sont assis (qui de gauche à droite sont un mammifère et deux divinités). En outre, des « signes » apparaissent bien dans ces figures, tel l'élément sur lequel est assis chaque personnage du registre supérieur, que l'on retrouve dans la coiffure du grand dieu en marche. On sait aujourd'hui que ce signe représentait un instrument de musique (un genre de tam-tam communément appelé *teponaztle* au

¹ "Usaba también esta gente de ciertos caracteres o letras con las cuales escribían en sus libros sus cosas antiguas y sus ciencias, y con ellas y figuras y algunas señales en las figuras, entendían sus cosas y las daban a entender y enseñaban. Hallámosles gran número de libros de estas sus letras, y porque no tenían cosa en que no hubiese superstición y falsedades del Demonio, se los quemamos todos, lo cual sentían a maravilla y les daba pena" (Fray Diego de Landa, *Relación de las Cosas de Yucatán*, 1566, México, p.185).

² C'est ainsi qu'il est d'usage d'appeler les manuscrits du Mexique ancien.

Fig. 1 Page 4 du codex Peresianus,
époque postclassique récente (XIII^e-XVI^e siècles).



(cliché Bibliothèque nationale de France)

Mexique) et qu'il était le logogramme de l'année et, bien que l'écriture qu'utilisaient les Mayas ait donc été très vite reconnue comme telle par leurs colonisateurs, ce coup d'œil suffit aussi pour constater que l'opposition entre image et texte qui pourtant depuis longtemps prévalait dans la conception européenne de l'écriture n'avait cependant pas une réalité forcément plus grande chez les Mayas que chez leurs voisins mésoaméricains (tels que les Aztèques) : le logogramme de l'année n'intervient pas moins de huit autres fois dans le texte environnant tout en demeurant pratiquement identique à ce qu'il est dans les « figures ». Et nombre d'autres signes employés dans ce texte représentent nettement des éléments appartenant semblablement à une "réalité" conceptuelle : plusieurs d'entre eux apparaissent comme autant de parties, voire de "touts", de personnages, ainsi que le suggèrent les nombreux caractères représentant des têtes, des mains ou animaux, visibles dans ces glyphes.

Le témoignage de Diego de Landa nous montre également que l'usage de l'écriture maya était largement tombé en désuétude avant la fin du XVI^e siècle, et ce au profit de l'écriture alphabétique introduite par les Espagnols, du moins dans les territoires qu'ils contrôlaient alors. On sait que l'écriture en glyphes fut en fait encore pratiquée dans certaines régions du sud de la péninsule yucatèque jusqu'à la fin du XVII^e siècle, puis elle fut complètement oubliée au cours du XVIII^e,³ après non moins de 2000 ans d'utilisation. On sait également que durant ces deux millénaires l'écriture servit aux Mayas à consigner leur histoire et leur religion. Ainsi en témoigne ce qui nous en est parvenu : plusieurs milliers de textes monumentaux destinés à afficher la propagande légitimant le pouvoir des rois sur la société, à travers une revendication de leur filiation avec les forces de l'univers. Mais aussi des milliers d'inscriptions dédicatoires (sur les monuments aussi mais beaucoup plus souvent en fait sur du matériel mobilier, en particulier des céramiques) dont des signatures d'artistes, et puis enfin trois livres divinatoires (qui totalisent 212 pages). De nombreuses compositions peintes, essentiellement sur les céramiques, sont en

³ Rapidement motivées par la naissance au XIX^e siècle d'un goût international pour l'archéologie de la zone maya, des tentatives de déchiffrement de l'écriture maya furent effectuées dès la seconde moitié du XIX^e siècle. En dépit d'avancées considérables réalisées en ce domaine au cours des dernières décennies, le déchiffrement de l'écriture maya n'est toujours pas achevé aujourd'hui et de nombreuses lacunes ou points hypothétiques subsistent. Plusieurs essais d'inventaire et de catalogage des signes employés par les scribes mayas durant les deux millénaires d'utilisation de cette écriture ont été faits au cours du XX^e siècle, permettant d'identifier environ un millier de graphèmes, à l'aspect souvent figuratif. Le plus utilisé de ces catalogues des signes de l'écriture maya reste celui de J. Eric S. Thompson (*A Catalog of Maya Hieroglyphs*, 1962, Norman). Le plus récent (Martha J. Macri et Matthew G. Looper, *The New Catalog of Maya Hieroglyphs, Vol. I: The Classic Period Inscriptions*, 2003, Norman) porte sur les signes des sources de type épigraphique, qui datent essentiellement de ce que les mayanistes appellent l'"époque classique" maya (entre les III^e et X^e siècles de notre ère). En attente d'être prochainement publié par les mêmes auteurs, un second volume portera sur les sources paléographiques, qui consistent en trois manuscrits plus tardifs, produits entre les XIII^e et XVII^e siècles, et conservés en Union Européenne (à Paris, Dresde et Madrid).

outre "légendées" par de courtes inscriptions (faisant parfois office de phylactères telles les bulles d'une bande dessinée) et apparaissent comme autant de transpositions "en dur" de pages de manuscrits aujourd'hui disparus et dans lesquels étaient consignés mythes et épopées.⁴ D'autres compositions ainsi que l'analogie avec d'autres peuples de civilisation mésoaméricaine tels que les Aztèques permettent également de supposer l'existence de documents administratifs, tels que registres de tribut, aujourd'hui tous disparus. Aucun écrit tel que textes traitant de la vie quotidienne des classes paysannes et populaires en général (qui cependant constituaient la grande majorité de la population), aucune correspondance, aucun roman ou traité de philosophie ne nous sont parvenus. On peut conjecturer que le tout-venant, tel que brouillons et exercices scolaires que présupposent pourtant l'existence d'une écriture (si tant est qu'ils aient existé) aura eu pour support le papier, qui était notamment utilisé pour la réalisation des codex.

Iconicité de l'écriture maya

Un des traits marquant d'emblée l'apparence de l'écriture maya est donc l'évidente motivation iconique des signes qu'elle emploie, lui conférant ainsi sa place au sein de ce que l'on a convenu d'appeler les écritures figuratives : outre les nombreuses figurations partielles ou complètes d'artefacts et d'êtres animés, humains, animaux ou créatures imaginaires et divinités diverses, nombreuses y sont également les images de végétaux et d'éléments du paysage. Ces icônes font apparaître ces caractères comme autant de composantes d'une encyclopédie en images conceptuelles du monde tel que le connaissaient les anciens Mayas, et ce jusque dans les attestations les plus tardives de cette écriture. On ne connaît effectivement pas de forme cursive de l'écriture maya, dans laquelle les signes auraient perdu cette iconicité.

Concrètement, une grande partie du millier de signes de l'écriture maya actuellement connus répond à deux grands types de réalisation graphique : une forme "ordinaire", souvent inscrite dans un cartouche quadrangulaire aux coins plus ou moins arrondis selon les graphies, et une forme "céphalomorphe", figurant une tête et éventuellement complétée par la représentation d'un corps entier dans le cas des graphies les plus élaborées, dites en "figures entières". Un certain nombre de céphalomorphes n'ont cependant pas de forme ordinaire correspondante et *vice-versa*. Toutefois, on pouvait volontiers donner à une forme ordinaire celle d'une tête (qu'il

⁴ On peut en reconnaître des versions en caractères latins dans la littérature de l'époque coloniale.

en existe par ailleurs un allographe céphalomorphe ou non), en lui ajoutant un visage ou tout au moins une bouche et un nez en sorte de lui "donner un profil". Une telle diversité de ces réalisations caractérise autant les logogrammes, tel celui du Soleil et du jour, que les phonogrammes, tel le syllabogramme de valeur **ba** (fig. 2).

Fig. 2 Les logogrammes **K'I(I)N** et les syllabogrammes **ba**.

Logogramme K'I(I)N « soleil », « jour »



Syllabogramme ba



dessins J-M Hoppan d'après M. Macri & M.Looper, *op. cit.*

Tout comme l'omniprésence évidente de visages dans les arts plastiques mayas de l'Antiquité en général, l'abondance des céphalomorphes dans l'écriture exprime puissamment la vision animiste que les anciens Mayas avaient du monde. En même temps, elle met en évidence la place de l'écriture en glyphes non seulement en tant que transposition graphique d'un art de la parole maya mais aussi en tant que branche majeure des arts plastiques. Les jeux d'allographies et de variations entre ces catégories graphiques de signes sont notamment dans cet art de la calligraphie un reflet d'une volonté d'éviter la répétition à l'identique. Ceci s'inscrit dans une esthétique maya qui a exercé une très forte empreinte non seulement dans le domaine des arts plastiques et de la parole mais aussi dans l'architecture et l'urbanisme, un des principes en étant la redondance sans répétition. Cette pratique de la variation pouvait aller jusqu'à un assouplissement des règles octroyant au scribe une certaine liberté d'improvisation tout en

respectant des principes bien établis, et ce d'une façon qui montre que, dans l'écriture maya, la souplesse des règles⁵ était elle-même une règle...

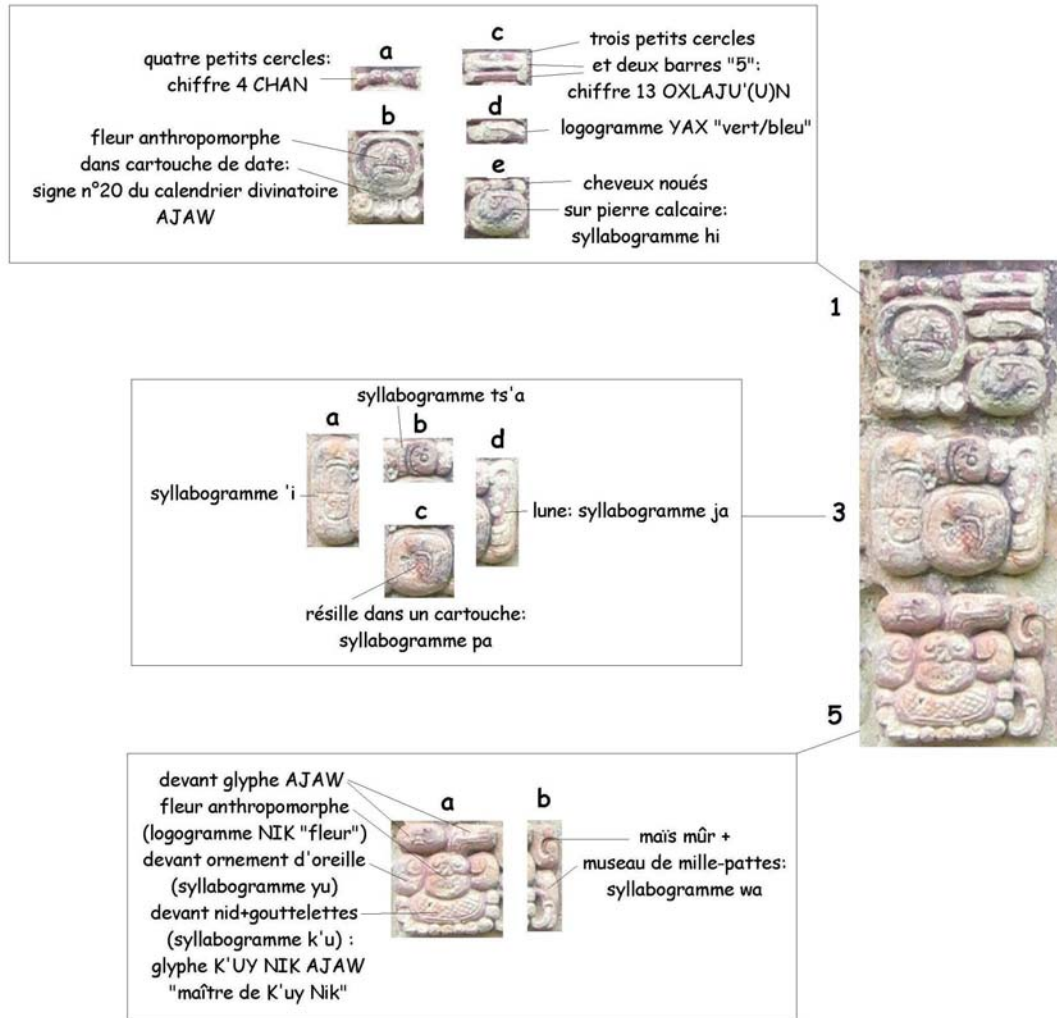
Composition des glyphes

Ainsi qu'on peut l'observer sur la Stèle 4 de Copán (Honduras), ces signes sont dans une inscription assemblés le plus souvent en petites agrégations compactes, comprenant rarement plus de 5 graphèmes lus d'ordinaire de gauche à droite et de haut en bas et où une position plus importante est en général attribuée à un signe central tandis qu'autour les autres signes sont réduits à une forme plus longue que large (**fig. 3**) : ces unités sont ce que les épigraphistes appellent habituellement les glyphes et elles apparaissent elles-mêmes disposées en colonnes doubles. Dans ces colonnes, les glyphes sont également à lire de gauche à droite et de haut en bas, par paires. Et comme le montre la translittération des deux premiers glyphes (formes doubles réunissant chacune deux glyphes eux-mêmes "comprimés" dans le sens de la hauteur) ou encore celle des trois derniers glyphes (où des ligatures sont effectuées par effets de superposition et de fusion, ayant occasionnellement entraîné des inversions de lecture), une grande souplesse est à ce niveau aussi octroyée au scribe par rapport au modèle canonique de composition, à partir duquel il est d'ailleurs également permis de disposer ses glyphes en colonnes simples, en lignes, dans des structures composites adoptant la forme d'un coude (en fonction des choix les plus pratiques déterminés par l'imagerie environnante dans le cas très fréquent où l'écriture agit en tant que légende iconographique), voire dans des "parcours" à caractère plus inhabituel, par exemple en forme de motif tressé (symbole de pouvoir politique). Il existe aussi des textes inscrits "à l'envers" (comme s'ils étaient vus dans un miroir), où le visage de la plupart des céphalomorphes est tourné vers la droite et non vers la gauche.

Plusieurs milliers d'inscriptions (comptant jusqu'à plus de 2000 glyphes) semblablement gravées dans la pierre des monuments de l'époque classique constituent la plus grande partie des textes en glyphes mayas à être parvenus jusqu'à nous. Leur fonction était essentiellement de relater l'histoire des dynasties qui dirigeaient les États-cités composant le paysage politique maya

⁵ Cette souplesse reste dans la plupart des écritures toute relative, dans la mesure où en général l'écriture reflète davantage les académismes et diverses formes de conservatisme, et est par conséquent plus volontiers sujette aux normalisations.

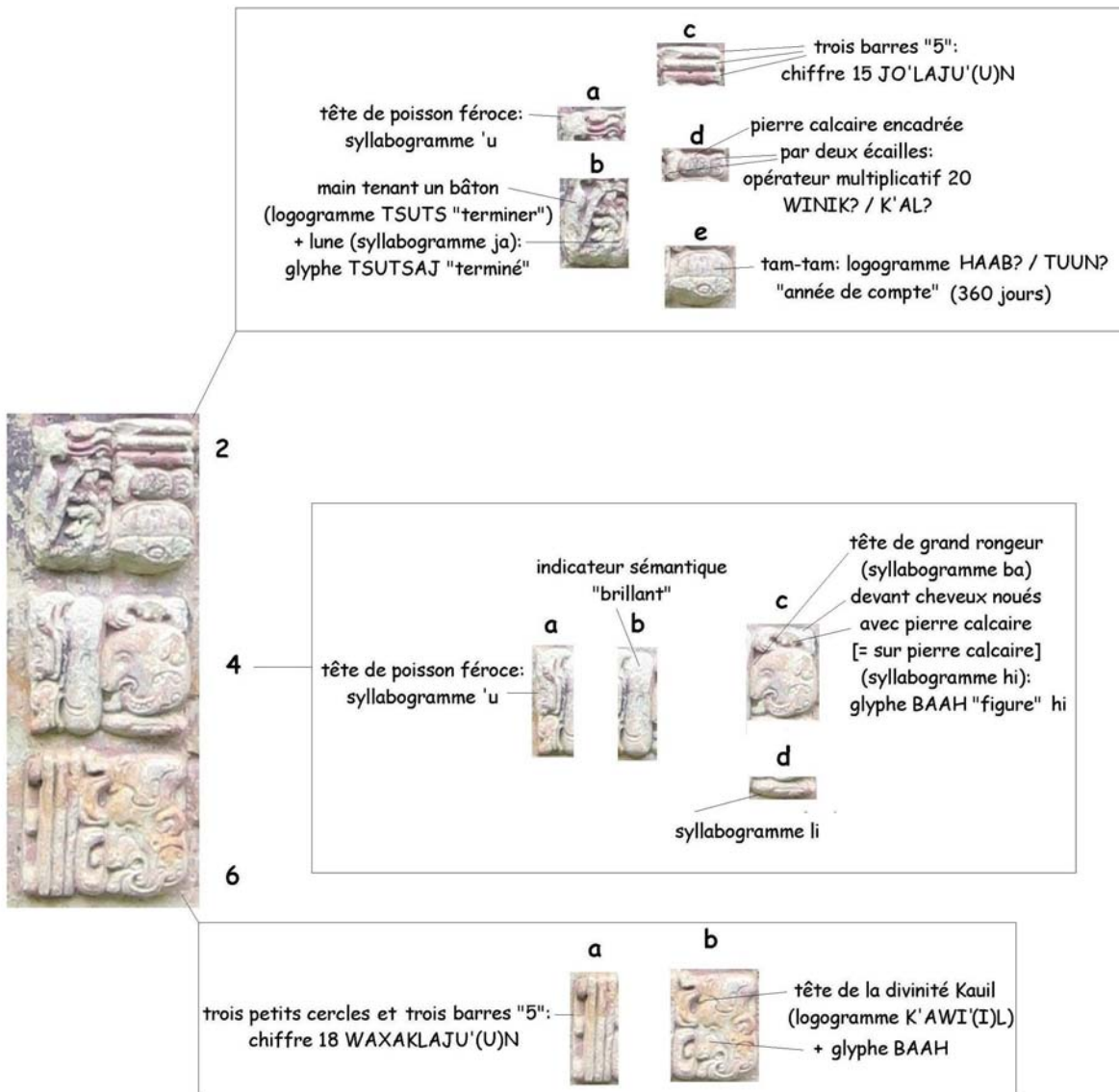
Fig. 3 Détail de l'inscription de la stèle 4 de Copán, VIII^e siècle.



lecture et traduction :

[ti-]chan-ajaw oxlaju'(u)n-yax-? u-tsuts-aj-0 [u-]jo'laju'(u)n-winikhaab?/k'altuun? i[yuwal]
 [prép.-]4-Ahau 13-Yax A3-terminer-pas.-B3 [A3-]15- katun puis

"Le 4 Ahau 13 Yax (= le 22 août 731), c'est la fin du 15^e katun et la brillante



ts'ap-aj-0 u-baah-il k'uy-nik-ajaw waxaklaju'(u)n-[u-]baah-k'awi'(i)l
 ériger-pas.-B3 A3-figure-abst. K'uy Nik-maître Waxaklajuun Ubaah K'awiil

image de Waxaklajuun Ubaah K'awiil, maître de K'uy Nik, est érigée"

(d'après cliché J-M Hoppan).

d'alors, pour l'articuler avec la mythologie afin d'assurer la propagande de ces monarchies de pouvoir divin.

Les glyphes sur supports mobiles

Généralement plus courtes, des inscriptions en nombre comparable et présentant les mêmes caractéristiques sont connues par ailleurs sur du matériel mobilier, dont la plus grande partie qui a subsisté consiste en de fines céramiques historiées, avec une grande quantité de scènes mythologiques. À caractère aussi ostentatoire que l'écriture monumentale, les inscriptions sur ce type de support prestigieux sont principalement des formules dédicatoires portant le nom des membres des élites dirigeantes qui ont commandé ces objets et des légendes iconographiques complétant les scènes figurées, telles parfois des phylactères. En **fig. 4**, ce vase à boire le chocolat découvert dans une tombe de Nebaj (département guatémaltèque du Quiché) et datable des VII^e ou VIII^e siècles en est un exemple tout à fait représentatif. En particulier dans les exemples peints (tel celui-ci), la graphie de l'écriture témoigne d'une facture évidemment plus rapide que dans le cas des glyphes gravés sur monuments, rendant l'identification des signes souvent plus difficile, voire dans certains cas impossible⁶. Tant que l'inscription reste intelligible, les signes y demeurent néanmoins figuratifs et ne s'apparentent pas à une forme cursive d'écriture dont l'usage eut pu être courant (ainsi que le montre d'ailleurs l'emploi presque systématique de deux épaisseurs de pinceaux pour peindre chaque signe).

Fig. 4 Déroulé photographique du vase Fenton

(Nebaj, époque classique récente, cliché British Museum).

⁶ L'identification des signes est impossible lorsque l'écriture s'y réduit à des "pseudo-glyphes" n'ayant plus de contenu intelligible mais qui continuent cependant à investir les objets qui les portent de leur "pouvoir animé".

légendes iconographiques
(nom et titres de chaque personnage figuré)

formule de dédicace du vase



Troisième grande catégorie de support de l'écriture maya, le papier en était vraisemblablement le support le plus courant. De nature fragile, les textes peints à l'encre sur papier aujourd'hui conservés se réduisent donc à trois manuscrits datables des derniers siècles de l'époque préhispanique. Un seul d'entre eux est complet et les trois ouvrages réunis ne totalisent que 212 pages. À la différence des autres types de documents subsistants, les trois manuscrits mayas en glyphes sont essentiellement des recueils d'almanachs divinatoires, dont la fonction était de servir de manuels pour les devins. Les principes de l'écriture y restent cependant les mêmes que sur les autres catégories de supports et, dans la mesure où aucun exemple d'écriture cursive ne nous est parvenu, les glyphes semblent ainsi témoigner de ce qui manifestement fut la seule forme d'écriture employée par les Mayas avant l'arrivée des Européens. Des graffiti sont pourtant connus sur nombre de monuments mais ils n'apparaissent que comme des interprétations maladroites de modèles "académiques".

Principe logographique de l'écriture en glyphes

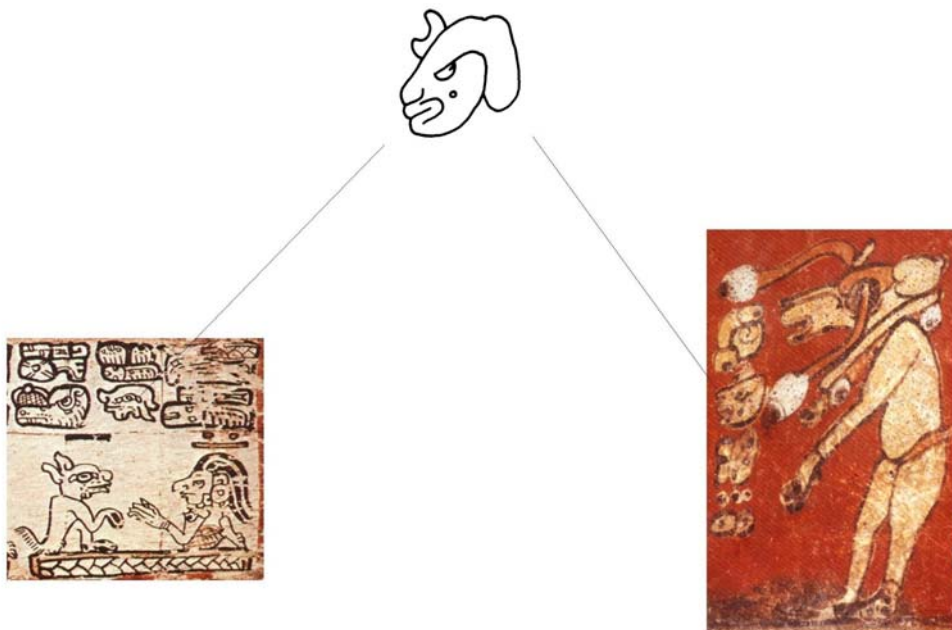
Plusieurs centaines de signes de l'écriture maya (céphalomorphes ou non) étaient des *logogrammes*, employés à noter les unités lexicales de la langue. Dans la plupart des cas y apparaît un rapport pictographique au réel à travers leur aspect figuratif, plus ou moins évident et qui relève essentiellement des domaines du corps humain, de la faune, de la flore, du cosmos et des artefacts. Un peu plus de 200 *logogrammes* mayas sont actuellement déchiffrés.

Un avantage de cette base pictographique est que la plupart des *logogrammes* pouvaient être lus et compris sur l'ensemble de la zone maya. Ainsi le signe du cervidé, dont la forme céphalomorphe représente la tête de cet animal, était par exemple lu **KEEH** par un locuteur maya d'expression yucatèque, dans le nord de la zone maya comme dans ce pronostic d'un almanach en page 92 du codex de Madrid (XVI^e ou XVII^e siècle), tandis que le même signe aura été lu **CHIJ** par un locuteur d'une langue de la branche cholane de la famille maya, plus au sud, dans les régions du centre, de l'ouest et de l'est (comme dans cette légende iconographique sur un vase à boire le chocolat du début de l'époque classique récente), mais l'un comme l'autre y auront vu la notation du mot signifiant « cervidé » (**fig. 5**).⁷

Fig. 5 Le signe du cervidé

(dessin de la graphie "canonique" J-M Hoppan, d'après Macri & Loooper, *op. cit.*)

logogramme **KEEH/CHIJ** "venado" (cervidés du genre *odocoileus*)



détail de la page 92 du codex Tro-cortesianus (époque coloniale), d'après fac-similé dans Y. Knorozov, *Compendio Xcaret de la escritura jeroglífica maya descifrada por Yuri Knorosov, Universidad de Quintana Roo et Fundación Xcaret*, ISBN 968-786418-4, Mexico, 1999

détail du vase K1743 (vers 600 AD, d'après cliché J. Kerr)

⁷ Un locuteur nahuatl aurait sans doute lu le même signe **MAZATL**.

Rôle du phonétisme

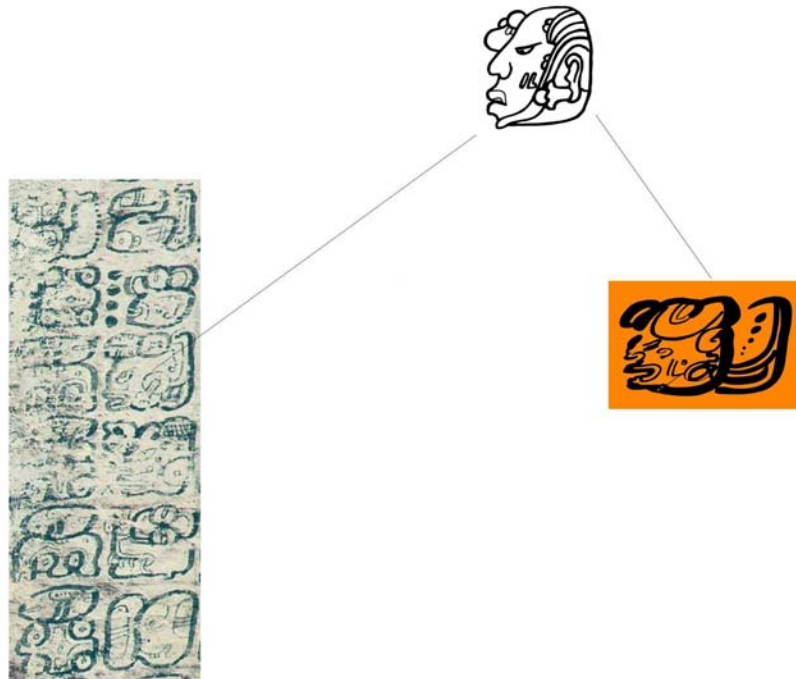
Environ 150 signes étaient d'autre part employés phonétiquement afin de noter quelques 80 syllabes, près de la moitié de ces syllabes pouvant chacune être marquée par un éventail de plusieurs signes, dans le cadre d'un art calligraphique où la variation est donc une norme contribuant à éviter les répétitions.

Cela dit, ces phonogrammes syllabiques avaient préalablement été eux-mêmes en grande majorité des logogrammes, de type consonne + voyelle + consonne (base très fréquente dans les langues mayas) dont la seconde consonne était faible (telle que glottale, aspirée ou bien épenhétique) et par conséquent facilement sujette à amuïssement dans le processus d'acrophonie. Nombre de ces signes ont même pu conserver la possibilité des deux fonctions, logographique ou syllabique. Aussi le logogramme représentant une tête de femme et notant entre autres le mot **NA'** « mère » (par exemple dans le nom de la déesse de la lune inscrit en page 24 du Codex de Dresde) pouvait-il également, dans le contexte de la transcription entièrement phonétique d'un autre morphème, noter tout simplement la syllabe **na**, comme par exemple dans la formule dédicatoire de cette jatte qui fit partie du matériel funéraire d'un dignitaire, dans la transcription du suffixe fléchissant la racine *ts'i(i)b* « écrire au pinceau / peindre des glyphes et des figures » pour marquer un mot signifiant « l'inscription peinte de / les glyphes/figures peintes de » (**fig. 6**).

Fig. 6 Le signe de la femme en tant que logogramme et phonogramme

(dessin de la graphie "canonique" J-M Hoppan, d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme **NA'** / syllabogramme **na**



détail de l'inscription d'une jatte funéraire de style "codex" (époque classique récente), dessin J-M Hoppan
détail de la page 24 du codex Dresdensis (époque postclassique récente), d'après fac-similé numérique de A. Fuls

Un intérêt majeur des phonogrammes dans l'écriture maya est ainsi leur aptitude à transcrire de façon simple des morphèmes plus difficiles à représenter logographiquement que les lexèmes, comme les morphèmes grammaticaux tels qu'affixes de flexion verbale ou nominale, conjonctions, prépositions, classificateurs numériques et autres "petits mots". Mais un phonogramme peut aussi être employé comme "clé phonétique" pour compléter un logogramme afin d'en indiquer le début ou bien la fin de la lecture et ainsi permettre de guider le lecteur en cas de polyphonie, ainsi que nous l'avons vu précédemment sur la Stèle 4 de Copán pour le glyphe **AJAW** « maître », suivi par un complément phonétique de valeur syllabique **wa** (**fig. 7**).

Fig. 7 Un glyphe et son complément phonétique (**wa**),
détail de la stèle 4 de Copán (d'après cliché J-M Hoppan).

k'u yu NIK/BOOK AJAW



wa

Signes de l'être humain

Comme on l'a vu précédemment, l'abondance de figurations humanoïdes est donc une des caractéristiques de l'écriture maya. Mais, inversement, tous les signes désignant par exemple les femmes, les hommes ou les êtres humains en général ne sont pas forcément rendus par des représentations d'humains, d'une façon qui peut *a priori* paraître éventuellement curieuse mais que l'on peut parfois éclairer à la lumière de ce que l'on sait des langues, des concepts, de la mythologie ou encore de la cosmovision mayas. Ainsi, on peut par exemple être surpris que la forme ordinaire du signe générique des humains soit un signe du singe (**fig. 8**). Cela devient pourtant cohérent lorsque l'on sait que, dans la mythologie maya, les singes sont les descendants d'une humanité antédiluvienne.⁸ Il est vrai qu'ils sont les animaux les plus humanoïdes et il pouvait depuis longtemps aller de soi qu'on puisse classer singes et humains dans un même "genre anthropoïde" d'êtres animés. Comme les hommes et les femmes, les singes ont des mains capables de manier des objets, ils ont aussi le même nombre de doigts et d'orteils.

Fig. 8 Le signe ordinaire de l'être humain

(dessin J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme WINIK/WINAAK / WINAL



⁸ Dans le calendrier divinatoire, le signe du singe était du reste employé pour marquer le 11^e signe, dont le nom était Bats' ("singe-hurlleur") dans les régions du sud (d'une façon par conséquent analogue à ce que l'on peut observer dans l'équivalent aztèque de ce calendrier, riche en étroites correspondances avec les signes mayas) mais ce nom était Chuen ("artisan") au Yucatán. Les singes étant dans la mythologie maya d'anciens êtres humains, c'est

Ce logogramme figure plus précisément la gueule ouverte d'un singe du genre *alouata* en train d'hurler, vue de face. Sa forme épouse ainsi celle des carrés à bords arrondis qu'ont nombre de signes ordinaires de l'écriture maya lorsqu'ils ont une telle position de signe principal ; cette forme dérive elle-même de celle du glyphe, telle qu'elle est déterminée par la grille des lignes et des colonnes servant de trame au texte, et ces formes se confondent lorsqu'un glyphe n'est composé que d'un seul caractère, sans signe périphérique. À l'intérieur de ce signe, un croc est visible de chaque côté, tandis qu'en bas apparaît le fond de la gorge du singe qui hurle et que, à l'emplacement des incisives supérieures, le haut est occupé par une "marque de brillance".⁹ Celle-ci indiquait peut-être l'aspect "proche du ciel et du Soleil" de ces habitants de la canopée que sont les singes.

Quoiqu'il en soit, ce signifiant iconique relève d'une réalité du monde animal mais le signifié en est les primates en général et évoque ici l'humanité. Le signifiant phonique correspondant est **WINIK** ou **WINAAK** selon les langues et désigne les êtres humains en même temps qu'il est employé pour marquer le nombre 20. Manifestement motivé par le nombre total de doigts que possèdent les primates en général, ce concept de la vingtaine est ce qui directement renvoie à un autre signifiant, **WINAL** (construit autour de la même racine **WIN**), que prend le signe dans le contexte d'un glyphe de comput, où il désigne alors une période de 20 jours.¹⁰

Mais l'allographe céphalomorphe est bien humain (**fig. 9**). Moyennant les "compressions" et additif (au front) nécessaires pour qu'il puisse lui aussi épouser la forme d'un "quadrangle" approximativement carré, il figure une tête générique d'être humain, vue de profil. Son ornement d'oreille en pierre fine signale son appartenance à l'élite de la société maya et sa chevelure visible au-dessus de l'ornement d'oreille n'est pas humaine. Elle est la feuille qui enveloppe les épis de maïs, référence graphique faite à la vision de l'humanité actuelle comme ayant été créée à partir du maïs, s'alimentant de cette céréale et espérant en outre (du moins chez les membres de l'élite) "renaître" après sa mort comme le fait chaque année cette plante.

d'ailleurs un couple de divinités d'aspect simiesque (Hun Bats' et Hun Chuen) qui patronise des activités aussi spécifiquement humaines *a priori* que l'art(isanat) et l'écriture.

⁹ Figurant une surface dure qui réfléchit la lumière (telle que pendeloques en pierre semi-précieuse, lames d'obsidienne polie ou coquilles de gastéropodes marins), ces marques fonctionnent, lorsqu'elles sont ainsi miniaturisées et greffées à l'intérieur d'un autre signe ou bien employées comme signe périphérique précédant le signe principal d'un glyphe, comme des indicateurs sémantiques associant le concept évoqué au monde lumineux du ciel diurne, ce qui les oppose alors aux "marques d'obscurité" qui figurent une paire d'yeux arrachés (les "yeux de l'inframonde") caractéristiques de l'univers obscur du ciel nocturne et des mondes souterrains.

¹⁰ Cette période de vingt jours est appelée par les mayanistes *uinal*, ou "mois" de vingt jours.

Fig. 9 Le signe céphalomorphe de l'être humain

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme WINIK/WINAAK



"tête d'être humain"

À la différence de son allographe ordinaire, le signifiant et le signifié pictographiques de cette forme tout comme son signifié phonique sont donc humains. On observe ainsi que la motivation anthropomorphe du signe va de pair avec l'absence du signifiant phonique **WINAL** "mois de 20 jours" qu'a son allographe ordinaire, ainsi que celle des signifiés correspondant (directement) au nombre 20.

On observe en outre que cet allographe céphalomorphe a pour particularité de se comporter comme une "racine graphique", sur laquelle on peut "greffer" des indicateurs afin d'en faire des signes d'hommes, de femmes, ainsi que de titres, de noms ou verbes ayant un rapport avec la bouche, voire aussi d'autres chiffres...¹¹

Avec un chiffre 1 (marqué par un petit cercle) sur la joue, il devient ainsi, plus spécifiquement, le logogramme de l'homme de valeur **XIB** « homme », tant que ne lui était pas ajouté de complément phonétique particulier. Le nombre un se disant **HUN** en maya, le chiffre n'est absolument pas lu ici, il est employé comme un indicateur sémantique conférant le genre masculin à cette tête, en référence à l'archétype mythique du jeune héros Hun Ajaw (qui est ainsi représenté dans l'imagerie, avec le nombre 1 introduisant son nom marqué sur son corps, dont son visage). Précédée par un syllabogramme de valeur **ke** et/ou suivi d'un syllabogramme de valeur **ma**, cette même forme devenait, ainsi dotée d'un ou deux compléments phonétiques, un logogramme de valeur **KELE'(E)M** « vigoureux » (**fig. 10**).

¹¹ Aucune de ces formes "vivantes" n'a néanmoins la signification « tête » : celle-ci est marquée par un crâne qui, selon les cas, aura également la signification « os ».

Fig. 10 Le signe de l'homme

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme XIB / KELE'(E)M



"tête d'homme

(logogramme WINIK/WINAAK marqué d'un chiffre 1)" ○

Coiffée du "bandeau royal", une variante de cette forme est par ailleurs le logogramme céphalomorphe de la personne (homme ou femme) appartenant à la noblesse dirigeante, de valeur **AJAW** « maître » (**fig. 11**). Aussi ce signe était-il également employé comme céphalomorphe pour marquer le 20^e signe du calendrier divinatoire, dont le nom était Ahau.

Fig. 11 Le signe du seigneur

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme AJAW 1



"tête de seigneur



(bandeau royal sur logogramme XIB / KELE'(E)M)"



Avec une "volute de la parole ou du chant" devant la bouche, la racine nue « être humain » devient quant à elle le logogramme du chanteur, de valeur **K'AYO'(O)M** « chanteur » (**fig. 12**). Cette volute fonctionne de façon tout à fait comparable au chiffre 1 des deux cas précédents, c'est-à-dire comme un indicateur sémantique.

Fig. 12 Le signe du chanteur

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)



De façon tout à fait analogue avec au même emplacement les lignes de pointillés qui figurent un liquide en train de couler, cette racine devient le logogramme du verbe « vomir », de valeur **XEJ**, et syllabogramme de valeur dérivée **xe** (**fig. 13**).

Fig. 13 Le signe du verbe « vomir »

(dessins J-M Hoppan d'après D. de Landa, *Relación* et Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme XEJ / syllabogramme xe





Avec la figuration d'un cigare allumé dans la bouche, elle devenait le logogramme du verbe « fumer / têter », de valeur **TS'UTS'** ou **SIHK'** selon la langue (**fig. 14**).

Fig. 14 Le signe du verbe « fumer »

(dessins J-M Hoppan d'après Robicsek, *Smoking Gods* et Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme TS'UTS' / SIIK'



"tête d'être humain qui fume
(feu/fumée devant cigare  devant logogramme WINIK/WINAAK)" 



Avec la figuration d'un pain de maïs¹² à l'emplacement de la bouche, la racine graphique « être humain » devient le logogramme du verbe « manger », de valeur **WE'** (**fig. 15**). Le procédé ici employé est par conséquent similaire aux quatre cas précédents puisqu'en effet l'élément maïs est déchargé de ses signifiants phoniques pour ne fonctionner que comme un pur indicateur sémantique, représentant de façon générique la nourriture des hommes et conduisant au signifié pictographique "être humain qui mange (du pain)".

Fig. 15 Le signe du verbe « manger »

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme WE'



"tête d'être humain qui mange
(logogramme WINIK/WINAAK
mordant un (pain de) maïs 
 (logogramme WAAJ / O'(O)L / K'AN)"

¹² Lorsqu'elle est employée comme un caractère en soi, cette icône a selon ses compléments phonétiques la valeur logographique **WAAJ**, signifiant "(pain de) maïs", la valeur **O'(O)L** "cœur (spirituel)" ou encore, dans le calendrier divinatoire, la valeur **K'AN** "jaune" et "précieux" (4^e signe) comme le maïs mûr...

Avec au même emplacement la figuration d'un bouton de fleur de nymphéacée,¹³ elle devient le logogramme du verbe « boire », de valeur **UK'(AJ)** (**fig. 16**). Le procédé est ici pratiquement identique à celui qui caractérise le cas précédent, à la différence près que l'eau (le liquide duquel s'abreuve fondamentalement l'être humain) n'est pas directement représentée par un signe à base des "gouttes" qui figurent explicitement de l'eau. Il l'est symboliquement par la plante la plus abondante dans les étendues aquatiques du pays maya, qui en apparaît ainsi comme la métaphore végétale. Ce lien métaphorique est d'ailleurs ce qui lie le signe de la fleur de nymphéacée à son principal signifié phonique **JA'**, puisqu'il est le logogramme le plus fréquemment employé pour marquer le lexème désignant l'eau, dès lors qu'il s'agit des eaux superficielles. À la différence des quatre exemples précédents, le signifié pictographique ("être humain qui boit (de l'eau)") ne dérive donc pas directement du signifiant iconique ("être humain qui mange (une fleur)") mais utilise ici le signifié phonique habituel de son indicateur sémantique.

Fig. 16 Le signe du verbe « boire »

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)



Avec au même emplacement le signe de la terre,¹⁴ cette tête devient le logogramme de l'*atole* (boisson sucrée à base de maïs), de valeur **SA'** « *atole* », et syllabogramme de valeur dérivée **sa** (**fig. 17**). Le procédé est encore une fois pratiquement identique à celui qui est

¹³ Cette icône est le symbole végétal des étendues d'eau terrestres. Lorsqu'elle est employée comme un caractère en soi, elle a en général la valeur syllabique **ba** mais elle peut aussi avoir la valeur logographique **JA'** "eau" ou bien, dans le calendrier divinatoire, la valeur **IMIX** "(nom rituel du) fromager *ceiba*" (1^{er} signe). Une autre de ses valeurs logographiques a possiblement été **NA(A)B** "nymphéacée".

¹⁴ Le signe de la terre a par ailleurs la valeur **KAB** ou peut-être aussi **CHAB** selon la langue, signifiant "terr(itoir)e" mais également "miel", et qui marque aussi le 17^e signe **KABA(A)N** dans le calendrier divinatoire.

employé dans les cas précédents, et en particulier pour le logogramme « boire ». Le signifié pictographique ("être humain qui mange/boit du miel") ne dérive effectivement pas directement du signifiant iconique ("être humain qui mange de la terre"). Bien que l'indicateur sémantique placé dans la bouche n'ait encore une fois aucun signifiant phonique, le signe utilise la valeur logographique potentielle que possède habituellement cet indicateur, en la détournant là de son signifié phonique « terre » vers le signifié homophone en maya « miel ». Ainsi est mis à profit un cas de rébus utilisé lorsque ce signe fonctionne comme un caractère en soi, qui cependant s'exprime ici de façon sous-entendue.

Fig. 17 Le signe de l'atole

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)



La contrepartie féminine de la "tête d'homme" de valeur **XIB/(KELE'(E)M)** représente quant à elle une tête de femme vue de profil (**fig. 18**).

Fig. 18 Le signe de la femme

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme IX(IK)/NA'/HUN / syllabogramme na



"tête de femme"

Elle s'obtient en modifiant la coiffure qui évoque le maïs dans la "racine graphique" céphalomorphe, de valeur **WINIK** ou **WINAAK**, de sorte à la convertir en une volute de cheveux spécifiquement féminine. Lui est également ajoutée en général une "marque d'élégance", semblable à un **IL** sur la joue. Cette marque est caractéristique des représentations de visages de femmes et de celui de quelques divinités à l'aspect androgyne telles que le dieu du maïs, celui du vent (et celui de la lune). Ce céphalomorphe adopte alors la valeur logographique **NA'** (« mère ») et la valeur syllabique dérivée **na** mais il est aussi lisible **IXIK** (« dame ») lorsqu'il est suivi d'un complément phonétique de valeur syllabique **ki**. Il semblerait également qu'il ait servi à noter tout simplement le préfixe agentif féminin **ix-**, ainsi que le suggère son emploi fréquent en tant que signe introducteur des glyphes anthroponymiques et titulaires féminins (tandis que leurs homonymes masculins ne portent aucune marque de genre particulière). Notons en outre que sa valeur syllabique **na** est probablement, par notation abrégée de *na'(a)j* « premier » / « principal », ce qui a motivé son emploi en tant que céphalomorphe du chiffre 1 (**HUN**) dans les glyphes de compte.

Comme dans l'imagerie d'une façon générale, les figures de femmes sont (tout en étant cependant loin d'en être absentes) plus rares que les figures d'hommes dans le répertoire des signes d'écriture maya. Notons néanmoins que l'union de la "tête d'homme" ¹⁵ et de la "tête de femme", dans un sens comme dans l'autre, est une des réalisations "binômiales" de la dualité maya. De la même façon que les autres expressions en binômes de ce concept, la valeur phonique de ce syllogigramme ¹⁶ était **TS'AK** « ajout(er) » (**fig. 19**).

¹⁵ Le signe de la "tête d'homme" est en général marqué du signe des "écailles de serpent" qui renforcent l'allusion au héros Hun Ajaw par l'intermédiaire d'une référence à l'animal antagoniste du jaguar, auquel est associé son frère Yax Balam (voir "Signes des félins" et "Signes d'oiseaux et de serpents").

¹⁶ Juxtaposant plusieurs signes en un composé dont le signifiant phonique n'est pas celui de chacun des signes pris séparément, ce que certains auteurs nomment des syllogigrammes est un procédé herméneutique fondamental dans d'autres écritures à base logographique telles que les écritures sumérienne et chinoise : « À la manière des Chinois, les Sumériens ont recours, pour traduire de nouveaux mots de la langue, à des syllogigrammes, ces agrégats logiques

Fig. 19 Le syllogigramme humanoïde de la dualité

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)



"logogramme IX(IK)/NA'/HUN / syllabogramme na + tête d'homme(-serpent)"



Cette liste de signes humains n'est pas exhaustive et bien d'autres signes en forme de profils humanoïdes ne sont pas toujours déchiffrés, tandis que d'autres (ainsi qu'il a été vu précédemment) ne sont que des variations graphiques de signes ordinaires, "anthropomorphisés" en leur ajoutant une bouche et un nez (voire aussi un œil) sans pour autant que leur valeur n'en soit modifiée.

De cet échantillon on pourra en particulier retenir que le signe maya de la femme figure de façon conventionnelle une tête de femme, celui de l'homme une tête d'homme et que ce dernier dérive lui-même d'une racine graphique qui est le signe de l'être humain en général. Par l'adjonction d'indicateurs sémantiques, cette racine permet également d'obtenir notamment les signes des verbes « manger », « boire », « fumer » et « vomir ». On retiendra aussi que la forme ordinaire du signe maya de l'être humain ne représente pas un humain mais (une partie d'un) singe.

Signes des parties du corps humain

Nous venons de voir qu'aucun des céphalomorphes figurant des humains en vie ne marque le lexème signifiant « tête ». Celui-ci est marqué par un céphalomorphe appartenant au registre des signes de la mort, représentant en l'occurrence la tête d'un squelette humain, autrement dit un crâne (de signifiés pictographiques "tête de mort" et "os"), dépourvu de mandibule (**fig. 20**). De

où le sens est articulé en deux ou trois signes primitifs qui prennent le statut de sous-graphies. Ces compositions sont forcément métaphoriques car elles sont privées de toute possibilité d'interprétation purement figurative. »

lecture **JOL** ou **POL** « tête », il peut également, selon le contexte, adopter la valeur **BAAK**, dont le sens premier est le substantif « os ». ¹⁷ Deux sens secondaires consistent en l'usage adjectif de ce lexème (« (qui n'a que des) os, squelettique, très maigre ») et en la désignation du héron, animal commun dans la plus grande partie de l'aire maya et notamment caractérisé par cette particularité physique.

Fig. 20 Le signe de la tête

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme BAAK / JOL/POL



"crâne"

Mal déchiffrée, c'est en revanche une variante de la racine graphique « être humain », mettant en évidence des lèvres proéminentes au détriment de la figuration des yeux, qui serait dans certains cas logogramme de valeur **TI'** « bouche », dont l'emploi en préposition signifie « autour/près de », « au bord de » (**fig. 21**).

Fig. 21 Le signe de la bouche?

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

(J.J.Glassner, *Écrire à Sumer. L'invention du cunéiforme*, 2000, Paris, p.186-87).

¹⁷ Sans suffixe d'inaliénabilité, il prend aussi, métaphoriquement, le sens de « captif ».

logogramme TI'?



"tête d'être humain à grosse bouche"

Vue de face, la figuration d'une bouche humaine ouvrant sur des « dents » (où sont en principe visibles les petits disques de jade que les membres de l'aristocratie s'y faisaient volontiers incruster) est syllabogramme de valeur **ko**, probablement de **KOH** « dent(s) », « mâchoire » (**fig. 22**).

Fig. 22 Le signe des dents?

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

syllabogramme ko



"bouche d'aristocrate (dents incrustées), vue de face"

Allusion à l'autre partie d'aspect majeur dans une tête, la figuration en coupe d'un œil vu de profil et à la pupille "ouverte" ("œil regardant") est logogramme de la vision et du verbe « voir » **IL**. Vu de face, l'équivalent "œil/yeux de face" en est allographe sauf lorsque son association à la bouche de valeur **ko**,¹⁸ en fait le logogramme de valeur **CH'OK** « noble » (**fig. 23**).

¹⁸ Association formant ainsi un glyphe qui "condense" une face humanoïde au moyen d'un œil ou une paire d'yeux fixant le lecteur au-dessus d'une bouche aux dents incrustées (qui jouera alors aussi un rôle de complément phonétique final).

Fig. 23 Les signes de l'œil

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme IL



"œil (de face) ou "mauvais" œil de l'inframonde (de profil)"

logogramme CH'OK



"face de noble (œil/yeux de face sur syllabogramme ko"



En ce qui concerne les signes des parties du corps humain autres que la tête, l'écriture maya est donc fort riche en représentations de mains, en diverses positions et dont seule une partie d'entre elles (de la même façon que pour les céphalomorphes) est déchiffrée. Parmi celles qui le sont, une "main aux doigts tendus vers la droite" est logogramme de valeur **K'AB** « main » mais elle serait lue **K'AAL** « clore » lorsqu'elle est associée à un complément phonétique de valeur **li** (**fig. 24**).

Fig. 24 Le signe de la main

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme K'AB / K'AAL?



"main droite aux doigts tendus"

Lorsque le majeur, l'annulaire et l'auriculaire sont repliés ("main qui montre"), elle devient logogramme de valeur **JUUL** « aboutir / arriver ». Dotée en outre d'un pendentif en os à l'extrémité de l'index¹⁹ ("main qui montre de l'os / la mort"), elle prend la valeur **TSUTS(/JO'(O)M)** « terminer » (**fig. 25**).

Fig. 25 Les signes des verbes « aboutir » et « terminer »

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme JUUL



"main droite à l'index tendu"

logogramme TSUTS (/ JO'(O)M)?



"main et pendentif
(logogramme JUUL
devant pendeloque en os
ou tenant un bâton à pendeloque en os)"

Outre ces mains logogrammes dont le sens appartient au champ sémantique de l'accomplissement, on connaît également celle qui est dotée d'un pinceau ("main qui peint/écrit"), logogramme de valeur **TS'I(I)B** « peindre des figures / écrire » (**fig. 26**).

Fig. 26 Le signe du verbe « écrire (au pinceau) »

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme TS'I(I)B



"bras tenant un pinceau"

Celle "qui tient un poisson" ("main qui pêche") est logogramme de valeur **TSAK** « invoquer » (**fig. 27**).

Fig. 27 Le signe du verbe « invoquer »

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme TSAK



"main agrippant un poisson"

Une main gauche figurée dans une posture qui suggère la réception possible d'un objet ("main qui reçoit") est, selon la langue, logogramme de valeur **K'AM** ou **CH'AM** (« recevoir »),

¹⁹ Avec ou sans bâton.


« prendre »). De même si cette "main qui reçoit" porte une "fleur céphalomorphe"²⁰ ("main recevant un cadeau"), la fleur étant le symbole végétal de l'offrande (**fig. 28**).

Fig. 28 Le signe du verbe « recevoir »

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme K'AM/CH'AM



"main gauche qui reçoit (un logogramme NIK/NICH / BOOK / AJAW)" 


Si (pour des raisons actuellement encore indéterminées) cette "main de la réception" porte en revanche un syllabogramme de valeur **mu** ou bien le signe du maïs en tige qui marque le 13^e signe (Ben) du calendrier divinatoire, elle devient logogramme de valeur **Y-AL** « le poids de / le fils de femme de » (**fig. 29**).

Fig. 29 Le glyphe de filiation « son enfant (de femme) »

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme YAL



 "logogramme K'AM/CH'AM
sous une volute (syllabogramme mu)
ou une tige de maïs (logogramme AJ / BEN)"



²⁰ Ce signe est par ailleurs de valeurs **NIK/NICH** « fleur (générique) », **BOOK** « parfum » ou **AJAW** « seigneur (20^e signe dans le calendrier divinatoire) ».

Évocation graphique du "rituel d'aspersion", la "main qui asperge du sang" est quant à elle logogramme de valeur **CHOK** « répandre » (**fig. 30**).

Fig. 30 Le signe du verbe « répandre »

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)



Une main dont l'index rejoint tout simplement le pouce ("main (droite) à pouce et index joints") marque le 7^e signe du calendrier divinatoire.²¹ Autrement, elle est employée comme syllabogramme ordinaire de valeur **chi** (**fig. 31**).

Fig. 31 Main droite aux doigts relevés avec index rejoignant le pouce

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme MANIK' / syllabogramme chi



"main droite à pouce et index joints"

²¹ Ce signe a pour nom yucatèque Manik, mais il semblerait initialement avoir été Chij « cervidé », dans les langues du sud.

À la différence de ce que l'on a observé avec les signes humains proprement dits, on remarque avec ces signes mayas de parties du corps que le rapport au réel y est nettement moins direct. Il n'y a guère que le signe de la main qui représente vraiment une main, comme du reste c'est également le cas dans les autres écritures figuratives abordées dans cet ouvrage. Il n'y a en revanche que chez les Mayas que le signe de la tête figure une tête de mort. Le signe de la bouche serait également céphalomorphe et celui qui graphiquement se rapprocherait le plus de ce que l'on a en Chine et en Égypte serait en fait le signe des dents. Quant aux représentations d'un œil, elles ne marquent pas le mot signifiant « œil »²² mais sont le signe du verbe « voir » et celle qui le représente de face peut également être le glyphe d'un titre de noblesse, lorsqu'elle est suivie d'un complément à la fois sémantique et phonétique (les « dents »).

Signes des félins

Parmi les représentants de la faune habitant le pays maya, le jaguar a un statut particulièrement prédominant, non seulement parmi les autres animaux mais aussi parmi les quelques autres espèces de félins (tels le puma et l'ocelot). Il paraît à ce propos très significatif de remarquer que, représenté en "figure entière" sous les traits d'un animal semblable à un jaguar sans taches, le puma n'est éventuellement présent dans l'écriture que par un rare logogramme de possible valeur **KOH** ou **CHOJ** selon la langue (« puma / dent(s)/mâchoire »).

Éclipsant donc dans l'imaginaire maya les rares autres félins de la forêt, le jaguar est un animal sacré : son nom (*hix*) est marqué comme chez les Aztèques (avec Ocelotl) par le 14^e signe du calendrier divinatoire. Mais le plus souvent l'animal est désigné par le terme plus générique *balam* (littéralement « celui qui se cache »), par allusion à ses mœurs nocturnes et discrètes. Aussi est-il un des "animaux de la nuit" associés à l'inframonde et de nombreuses divinités de cette partie du cosmos maya ont d'ailleurs les traits de jaguars anthropomorphes, à commencer par celle qui règne sur les mondes souterrains et représente le soleil nocturne. Ainsi il compose aussi avec le serpent (animal qui aux yeux des Mayas était associé au ciel, dans la mesure où il représentait un de ces deux grands axes célestes que forme la trajectoire des planètes) un des

²² En maya, ce mot signifie également « visage ». Sa notation n'est attestée que dans des glyphes comprenant des syllabogrammes ou bien par des logogrammes marquant des composés, tels que l'épithète **K'INICH** « (à) œil/visage de soleil » du dieu solaire K'inich Ahau.

binômes exprimant la dualité (laquelle peut également être exprimée par les binômes homme-femme – comme on l’a vu –, jour-nuit, ciel-terre, et d’autres encore). Le fait que le jaguar soit également un prédateur notoire, en quelque sorte un "roi des animaux" l'associe également à la force du pouvoir des rois. De nombreux "esprits-jaguars" (le "jaguar-étoile", le "jaguar-nymphéacée", etc.) sont ainsi les "*nahuales*"²³ les plus fréquents chez les souverains. Le nom du jaguar est d’ailleurs un de ceux qui le plus souvent entre dans la composition des noms de règne de nombreux dirigeants mayas. Ainsi, il est par ailleurs très significatif que le jaguar fut l’emblème de Tikal, la plus puissante cité maya de l’époque classique, tandis que le serpent était celui de Calakmul, la grande rivale de Tikal à la même époque. Enfin, le jaguar était en outre le patron du premier mois de l’année solaire maya.

Quasiment comme les signes de l’humanité, dont son statut dominant parmi les animaux l’en rapproche, le signe du jaguar se manifeste en céphalomorphes (voire en figures entières) ou en parties de son corps. Ainsi, trois taches²⁴ dans un œil suffisent à marquer son nom : des "ocelles dans un œil" sont en effet le logogramme ordinaire de valeur **HIX** « jaguar », employé pour marquer le 14^e signe dans le calendrier divinatoire (**fig. 32**).

Fig. 32 Le signe ordinaire du jaguar

(dessins J-M Hoppan d’après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme HIX



"œil de jaguar"



(fusion entre œil (de face) et logogramme BALAM / HIX)"



²³ Ce sont les "avatars" ou doubles animaux d'une personne (ou une divinité).

²⁴ Ces taches sont les ocelles qui d'emblée permettent d'identifier la figuration de la tête (ou du corps entier) de ce félin comme la représentation générique des félins tachetés tels que le jaguar et l'ocelot.

Une "tête de jaguar" (vue de profil) est son céphalomorphe mais peut également être lue **BALAM** «jaguar générique / prédateur/fauve» si elle est précédée par un complément phonétique de valeur syllabique **ba** et/ou suivie d'un complément de valeur **ma** (**fig. 33**).

Fig. 33 Le signe céphalomorphe du jaguar

(dessin J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)

logogramme BALAM / HIX



"tête de jaguar"

La patte de l'animal ("patte de jaguar") est logogramme ordinaire, ou éventuellement "mis en tête", de valeur **ICH'AAK** « griffe/ongle/sabot » (**fig. 34**).

Fig. 34 Les signes de la griffe

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Looper, *op. cit.*)




logogramme ICH'AAK 1



"patte de jaguar"

logogramme ICH'AAK 2



"tête de dragon à patte de jaguar
(fusion entre logogramme ICH'AAK 1, 
logogramme BALAM / HIX 
et tête de "dragon Zip"
(crâne de dragon des étoiles?)" 

Sa queue ("queue de jaguar") est syllabogramme de valeur **ne**, probablement de **NEH**
« queue » (**fig. 35**).

Fig. 35 Le signe de la queue de jaguar

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Loooper, *op. cit.*)

syllabogramme ne



"queue de jaguar"

En ce qui concerne ensuite le signe figuratif du "*nahual*" dans l'écriture maya, notons qu'on y voit dans sa forme ordinaire la représentation d'une "fleur anthropomorphe" (cf note 20) dont une moitié est tachetée d'ocelles. Le signifié pictographique de cette icône renvoie ainsi au concept de "seigneur se transformant en jaguar" et au signifié phonique **WAY(AAS) / WAY(IS)** « double spirituel » (**fig. 36**).

Fig. 36 Le signe ordinaire du sorcier / "*nahual* jaguar"

(dessins J-M Hoppan d'après Macri & Loooper, *op. cit.*)

logogramme WAY(AAS) / WAY(IS) 1



"tête de nahual royal
(fusion entre logogramme NIK/NICH / BOOK / AJAW
et logogramme BALAM / HIX)"



La version céphalomorphe de ce logogramme du "sorcier" est une forme littéralement "inverse", c'est-à-dire la figuration d'une tête de jaguar (au museau en général retroussé afin de montrer les crocs) avec un œil en "fleur anthropomorphe" (**fig. 37**). Proche de celui du cas précédent, le signifié pictographique est ici "seigneur transformé en jaguar" et renvoie au même signifié phonique. D'autres formes, dont l'iconicité n'avait pas de rapport avec le jaguar, existaient par ailleurs.

Fig. 37 Le signe céphalomorphe du "nahual jaguar"

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme WAY(AAS) / WAY(IS) 2



"tête de nahual royal
(logogramme BALAM / HIX avec œil
en logogramme NIK/NICH / BOOK / AJAW)"



Ce que l'on pourra notamment retenir de ces signes des félins est que le signe du principal fauve du pays maya représente une tête (ou un corps entier) de jaguar, par conséquent de la même façon que le signe de l'homme figure une tête d'homme et celui de la femme une tête de femme,

mais que cette tête peut très volontiers être réduite à sa plus simple expression du moment que des ocelles agissent comme indicateur sémantique permettant d'identifier à coup sûr cet animal. D'autres parties de son corps étaient des signes de parties génériques de corps animaux, pas forcément félins.

Signes d'oiseaux et de serpents

En tant que prédateurs du ciel, les rapaces diurnes sont la contrepartie aérienne des félins. Cela dit, contrairement à ce que l'on observe volontiers ailleurs en Mésoamérique (comme notamment chez les Aztèques et leurs prédécesseurs toltèques), ce n'est pas l'aigle qui y occupe chez les Mayas la place prédominante, du moins de façon directe puisque (en figure entière, d'une façon similaire à ce qui serait le signe du puma), une seule figuration évidente d'aigle fait partie du répertoire des signes l'écriture maya, signe qui de surcroît n'est pas déchiffré (**fig. 38**).

Fig. 38 Le signe de l'aigle

(dessin J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)



Sous la forme d'une tête de "dragon-aigle" (figurant le rapace diurne d'une façon beaucoup moins réaliste que dans le cas précédent), un céphalomorphe est, dans le calendrier divinatoire, employé pour marquer le 15^e signe, dont le nom est Ts'ikin (« aigle ») dans les régions du sud²⁵ et Men (« faire ») au Yucatán. "Avatar" aviaire de la principale divinité Itzamná chez les Mayas, cet aigle mythique représente dans l'ensemble de la Mésoamérique le soleil descendant, à travers l'articulation effectuée entre l'espace et le temps par les « porteurs d'années » (**fig. 39**).

²⁵ C'est un emploi par conséquent analogue à ce que l'on peut à nouveau observer dans l'équivalent aztèque de ce calendrier.

Fig. 39 Le signe du "dragon aigle"

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme TS'IKIN / MEN



"tête de dragon-aigle
(fusion entre tête d'Itzamná et tête de rapace diurne)"



En revanche, les signes de vautours (il est vrai nettement plus abondants que les aigles en pays maya) sont plus nombreux. Une "racine graphique" du vautour (à la fois typiquement maya et où l'animal peut clairement être reconnu sous la forme d'une tête générique de rapace diurne) permet d'obtenir les signes de deux espèces de vautour habitant le pays maya. Avec le "bandeau royal" (faisant d'une "tête d'homme" **XIB/KELE'(E)M** une "tête de seigneur" **AJAW**), une "tête de vautour royal" est un autre logogramme de valeur **AJAW** (« maître » ou « seigneur »). Portant au front le syllabogramme de valeur **ta, tä** (?) ou **ti** (marqueur le plus fréquent de la préposition la plus largement usitée dans les langues mayas), une "tête de vautour commun" est en revanche logogramme de valeur **K'UUCH** ou peut-être **TA'JOL** selon la langue (« urubu »), ainsi que graphie élaborée du syllabogramme de valeur **ta, tä** (?) ou **ti** (**fig. 40**). À partir de cette forme, peuvent également être obtenus d'autres "dérivés" : une "tête de vautour commun tenant en son bec un ver ou un tubercule" est par exemple syllabogramme céphalomorphe de valeur **li**, tandis qu'un "vautour commun cavant l'œil d'un mammifère" est phonogramme céphalomorphe de valeur **'i**.

Fig. 40 Signes du vautour

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme AJAW 2



"tête de vautour royal
(bandeau royal sur tête de rapace diurne)"



logogramme K'UUCH (/ TA'JOL) / syllabogramme ta/tä/ti



"tête d'urubu
(syllabogramme ta/tä/ti devant tête de rapace diurne)"



En tant qu'animal associé au ciel nocturne et y représentant plus particulièrement la trajectoire des planètes (axe de la voûte céleste, conjointement à la Voie Lactée qui lui est l'axe orthogonal), le serpent est l'"animal de la nuit" opposé au jaguar, ainsi qu'on le retrouve entre autres chez les Mayas dans la symbolique des luttes entre Calakmul et Tikal pour le pouvoir, et (aussi curieux que cela pourrait donc *a priori* sembler) il n'est aucunement une créature chtonienne mais un être fondamentalement céleste. Ce concept n'est pas spécifiquement maya puisqu'il est largement diffusé aussi à travers la Mésoamérique (on ne se surprend ainsi pas des « serpents à plumes », dont les cultes ont été plus largement adoptés en pays maya durant l'"horizon" toltèque du Postclassique ancien) mais il en trouve chez les Mayas une manifestation linguistique en ce que, selon les langues, les termes pour « serpent », « ciel » et « quatre » (nombre des extrémités cardinales du ciel, soutenues par les « porteurs d'années » à l'est, au nord, à l'ouest et au sud) sont homophones (dans les régions du sud des Basses Terres) ou presque (en yucatèque). Dans les régions où l'homophonie est complète, les "jeux de mots" autour de ces termes y sont également fréquents, même si la graphie lèvera en général les ambiguïtés : une "tête de serpent" marquera plus volontiers le mot dans son sens de « serpent », tandis que le logogramme du ciel marquera plus volontiers sa signification « ciel » et que le

nombre 4 sera plutôt noté par quatre petits cercles ou bien leur céphalomorphe la tête du dieu solaire K'inich Ahau.

Parmi les serpents ainsi figurés par leur tête, une "tête de boa" est logogramme de valeur **CHAN** ou **KAN** « serpent » (selon la langue) et est employée pour marquer le 5^e signe dans le calendrier divinatoire²⁶ (**fig. 41**).

Fig. 41 Signe céphalomorphe du boa

(dessin J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme CHAN/KAN / CHIKCHAN



"tête de boa"

Une "tête de crotale" (au museau retroussé montrant les crochets du serpent) est également logogramme de valeur **CHAN** ou **KAN** « serpent », mais elle n'était en revanche pas employée pour marquer le 5^e signe dans le calendrier divinatoire (**fig. 42**).

Fig. 42 Signe céphalomorphe du crotale

(dessin J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme CHAN/KAN



"tête de crotale"

²⁶ Ce signe a pour nom Chicchan en yucatèque.

En figure entière, un "serpent (générique)" est un logogramme de valeur **CHAN** employé en rébus afin de marquer par homophonie la particule signifiant « depuis » (**fig. 43**).

Fig. 43 Signe du serpent

(dessin J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme CHAN



"serpent (générique)"

Ce que l'on pourra ainsi retenir des signes de serpents mayas est que le signifié phonique de la seule figuration générique du serpent, semblable aux signes correspondants dans les autres écritures abordées dans cet ouvrage, est détourné afin de noter un morphème grammatical et non pas directement le mot signifiant « serpent ». Ce dernier est marqué par des signes représentant les têtes des deux principales espèces de serpents habitant le pays maya. Quant aux rapaces diurnes, seul le vautour commun a son nom marqué par un signe figurant sa tête.

Signes de l'espace et du temps

Comparés aux signes humains et animaux vus précédemment, les signes mayas du cosmos, dont ceux de l'espace et du temps, paraissent dans l'ensemble plus éloignés d'une réalité d'emblée identifiable. Une plus grande proportion d'entre eux continue du reste à défier toute tentative d'interprétation iconique.

D'origine iconique indéterminée, le logogramme de la terre,²⁷ de valeur **KAB** (ou, selon la langue, **CHAB**) « terre », est également (par homophonie) celui du miel (**fig. 44**). On notera toutefois la parenté graphique entre ce signe et le logogramme ordinaire de la pierre (notamment

²⁷ Ce signes est employé dans le calendrier divinatoire pour marquer le 17^e signe Caban.

de valeur logographique **TUUN** « pierre »), dont le signifié pictographique semblerait renvoyer aux grottes qui caractérisent le sous-sol calcaire et marqué par les phénomènes karstiques de la plus grande partie du pays maya.

Fig. 44 Signe de la Terre

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme **KAB / KABA(A)N (/ CHAB)?**



"terre (icône indéterminée graphiquement proche du logogramme **TUUN / KAWAK / SIJO'(O)M** / syllabogramme ku)"



L'origine iconique du logogramme du ciel, de valeur **CHA(A)N** ou **KA'(A)N** selon la langue (« ciel »), est également inconnue, même si l'on y distingue dans sa partie supérieure un signe de réflexion de la lumière sur une surface de pierre polie (indicateur sémantique de "brillance") » (**fig. 45**).

Fig. 45 Signe du ciel

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme **CHA(A)N / KA'(A)N**



"ciel (marque de brillance (surface polie) sur icône indéterminée"



L'union des deux est, comme celle d'une "tête d'homme" et d'une "tête de femme" (de signifié pictographique "dualité femme+homme"), une autre des nombreuses réalisations "binômiales" de la dualité maya, de valeur **TS'AK** « ajout(er) » (**fig. 46**).

Fig. 46 Le syllogigramme "ciel/haut + Terre/bas" de la dualité

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)



"logogramme CHA(A)N / KA'(A)N + logogramme KAB / KABA(A)N (/ CHAB)?"



Une paire d'"yeux de la nuit (reliés par une sorte d'accolade)" fixant le spectateur est la figuration maya d'une étoile, constituant la forme "affiche" du logogramme de valeur **EEK'** « étoile ». Sa forme en signe principal consiste en une version dédoublée en miroir, dont une variante graphique inscrite à l'intérieur d'un cartouche est employée pour marquer le 8^e signe dans le calendrier divinatoire Lamat (**fig. 47**). Cette version rend plus évident que ce qui unit les yeux entre eux est le "quadrilobe" symbolisant l'accès à l'inframonde.²⁸ Sachant aussi que les "yeux de la nuit" sont ces yeux exorbités qui abondent dans les représentations de l'inframonde (au point de les en caractériser), les étoiles mayas sont ainsi d'essence fondamentalement souterraine, même si elles en sont parallèlement réminiscentes de perceptions visuelles car elles sont autant d'innombrables yeux des créatures qu'on devine dans les constellations, brillant dans la nuit. Il est en effet vrai que, vues depuis la terre, les étoiles donnent l'impression d'effectuer une grande partie de leur parcours sous terre, comme si elles prenaient naissance dans l'inframonde. Aussi ce logogramme de l'étoile appartient-il avant tout au répertoire des signes chtoniens.

²⁸ Représentation de l'entrée d'une grotte, ce "quadrilobe" figure la gueule du monstre terrestre, vue de face. Ce motif est présent dans toute la Mésoamérique depuis les Olmèques (Préclassique moyen).

Fig. 47 Le signe ordinaire de l'étoile

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)



Le céphalomorphe de ce signe figure la tête d'un dragon céleste dont la pupille est la forme minimale "affiche" du signe de l'étoile, cette tête pouvant ne se réduire qu'à son œil²⁹ (fig. 48). Il est également employé pour marquer le 8^e signe dans le calendrier divinatoire.

Fig. 48 Le signe céphalomorphe de l'étoile

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme EEK' / LAMAT(/LAMBAT?)



Un croissant (« grotte » / « doline (*cenote*) ») contenant un alignement de petites gouttes d'eau (autrement dit les "eaux du ciel") est la figuration maya de la Lune. Patronne du mois Ch'en,³⁰ la Lune était en effet vue comme un conteneur céleste d'eau, en partie responsable des

²⁹ Cela est par conséquent très similaire à la façon dont le signe minimal du jaguar figure un œil dont la pupille est ses taches.

³⁰ C'est un nom dont la signification est « grotte ».

précipitations dans le "cycle de l'eau", du fait qu'elle soit un *cenote* voyageant quotidiennement à travers le ciel et se renversant. Aussi une figuration de la Lune était-elle selon les cas logogramme de valeur **UH** « Lune », de valeur **JA'** « eau » (tout comme le bouton de fleur de nymphéacée, syllabogramme de valeur **ba** et symbole des eaux terrestres) ou encore syllabogramme de valeur dérivée **ja** (**fig. 49**).

Fig. 49 Signe de la Lune

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme UH / JA'
/ syllabogramme ja



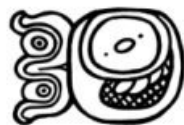
"lune (gouttes d'eau dans cenote)"



L'union de l'« étoile » et de la « Lune » est une autre des nombreuses réalisations "binômiales" de la dualité maya (**fig. 50**). De la même façon que les autres expressions en binômes de ce concept, la valeur phonique de cette paire était **TS'AK**.

Fig. 50 Le syllogigramme "étoile(s)/Lune" de la dualité

(dessins J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)



"logogramme EEK' + logogramme UH / JA' / syllabogramme ja"

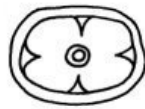


Comme on l'a vu précédemment, la figuration en plan d'une petite fleur à quatre pétales dans un cartouche ("fleur solaire") est le logogramme ordinaire du jour, de valeur **K'I(I)N** « Soleil/jour »³¹ (**fig. 51**). Cette fleur est l'attribut du dieu solaire K'inich Ahau, dont la tête entière peut en être une graphie plus élaborée. Comme on l'a également vu, une "tête de singe-hurlleur" est dans un glyphe de comput un allographe de ces formes (**fig. 2**).

Fig. 51 Le logogramme ordinaire du Soleil

(dessin J-M Hoppan d'après Macri &Looper, *op. cit.*)

logogramme K'I(I)N



"fleur solaire à quatre pétales"

En ce qui concerne cet échantillon de signes mayas de l'espace, on retiendra enfin que seuls les signes de l'étoile et de la Lune représentent directement, à leur façon, les parties du cosmos dont ils marquent le nom. Il est vrai que, par rapport au Soleil, au ciel ou à la Terre, les étoiles et la Lune sont ce qu'il est le plus aisé d'examiner dans sa globalité. La Lune est en particulier ce qui chez les Mayas diffère le moins des formes que l'on trouve ailleurs, toutes réminiscentes du croissant lunaire...

³¹ Ce terme signifie, par extension, « temps ».

Bibliographie

Glassner, Jean-Jacques, *Écrire à Sumer. L'invention du cunéiforme*, 2000, Paris.

Hoppan, Jean-Michel & **de Pierrebourg**, Fabienne, "Les Amériques - 136 - Plat - Petén, Guatemala ou Campeche, Mexique, Culture maya classique", *Musée du Quai Branly - La Collection*, 2009, Paris.

Kerr, Justin, *The Maya vase Book: A Corpus of Rollout Photographs of Maya Vases*, 1989-2000, New York.

Knorozov, Yuri V., *Compendio Xcaret de la escritura jeroglífica maya descifrada por Yuri V. Knorosov*, 1999, México.

Landa, Fray Diego de, *Relación de las Cosas de Yucatán*, 1566, 1994, México.

Macri, Martha J. & **Looper**, Matthew G., *The New Catalog of Maya Hieroglyphs, Vol.1, The Classic Period Inscriptions*. 2003, Norman.

Robicsek, Francis, *The Smoking Gods: Tobacco in Maya Art, History and Religion*, 1978, Norman.

Thompson, J. Eric S., *A Catalog of Maya Hieroglyphs*, 1962, Norman.